

6. « Ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui »

Après avoir médité l'épisode du jeune homme riche, nous comprenons à quel point il est important de ne pas agir comme lui pour ne pas nous retrouver dans la tristesse en refusant la joie, c'est-à-dire le trésor éternel que le Christ nous offre.

La joie, comme la vocation, est une réalité que nous connaissons par l'expérience et non par la théorie. Par contre, la réflexion théorique est importante pour approfondir notre expérience, pour nous aider à la vivre avec plus d'attention et d'intensité. C'est pourquoi, dans l'Évangile, les événements et les enseignements sont toujours entrelacés.

Nous devons donc toujours repartir de la première rencontre avec le Christ, telle que nous l'avons vécue le jour où est née en nous la décision de le suivre pour toujours, la rencontre telle que Jean la décrit pour lui-même et pour André :

« Le lendemain, Jean se trouvait là avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : Voici l'Agneau de Dieu. Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus. Se retournant, Jésus vit qu'ils le suivaient, et leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ? Il leur dit : Venez, et vous verrez. Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi) » (Jn 1,35-39).

Il est important de comprendre comment André et Jean ont trouvé une demeure ce jour-là, ou plutôt un « demeurer », qui est devenue par la suite le lieu spirituel de leur adhésion à Jésus-Christ. Ce jour-là, ils n'ont que très peu connu l'endroit où Jésus habitait. Peut-être ne sont-ils jamais retournés dans cette maison, ou en tout cas Jésus n'y est pas resté longtemps puisque, comme le note Jean, « le lendemain, Jésus décida de partir pour la Galilée » (Jn 1,43). Mais à ce moment, les deux premiers disciples ont découvert *où ils pouvaient demeurer avec Jésus* : « Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là » (Jn 1,39). Il s'agit de découvrir et de laisser le Christ nous la révéler – « Venez et vous verrez » (Jn 1,39) – la demeure où nous pouvons demeurer avec lui, non seulement un jour, mais tout au long de notre vie, à tout moment, où que nous soyons, quoi qu'il arrive, quelle que soit la rencontre que nous fassions.

Imaginons les deux jeunes futurs apôtres lorsqu'ils se sont trouvés dans cette maison avec Jésus, le regardant et l'écoutant toute la journée. Quelle a été leur expérience ? Dans quel sens ont-ils trouvé une nouvelle maison pour leur vie, pour tout ce qui remplissait leur jeune vie et en débordait, pour toutes les relations qui peuplaient leur existence ? Ils ont certainement fait l'expérience qu'habiter avec Jésus provoquait une mystérieuse possibilité de dilatation de l'espace et du temps qui rendait leur vie et leur cœur capables d'un nouvel accueil pour tous et pour tout, un accueil sans peur, sans calcul, sans défense.

Cette dilatation est suggérée par la manière dont Jean, désormais très âgé, relate cet épisode dans son évangile. Il dit que « C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi) » (Jn 1,39). Il ne dit pas cela parce qu'il a une bonne mémoire du passé mais parce qu'en réalité, ce jour-là, à cette heure-là, pour lui et pour André, le temps s'est arrêté, il s'est arrêté à quatre heures de l'après-midi. Mais non pas parce qu'après cet instant, il n'y avait plus rien, mais parce qu'à partir de cet instant, leur vie est entrée dans *un temps nouveau*, un temps dilaté, un temps éternel. Et l'espace aussi : à partir de cette demeure, l'espace dans lequel ils commencèrent à vivre n'avait plus de limites, il était élargi à l'infini.

Certes, eux aussi sont souvent retournés, comme nous, à s'enfermer dans les limites d'un temps et d'un espace mesurés par eux-mêmes et non par la présence et l'amour de Jésus. Mais à partir de ce jour, chaque rétrécissement de leur cœur aux anciennes mesures sera toujours ressenti comme une trahison, une blessure, l'expérience d'un vide. En entrant dans cette maison à cette heure-là, ils étaient entrés pour toujours dans une demeure qui les rendait sans patrie en dehors de la demeure du Christ, en dehors de sa présence, en dehors de la communion avec Lui.

Judas a consommé cette trahison jusqu'au bout et s'est laissé glisser dans le vide, loin de Jésus. Mais il n'a pas trouvé de demeure en dehors de son amitié avec le Christ, parce que pour lui aussi il ne pouvait y avoir de demeure, d'espace et de temps pour sa vie, en dehors de celle dans laquelle le Christ l'avait un jour accueilli. Il ne s'est pas simplement suicidé par pendaison, mais déjà en quittant la demeure du Christ : « Judas prit donc la bouchée, et sortit aussitôt. Or il faisait nuit » (Jn 13,30). En sortant de la demeure du Christ, Judas se trouve dans un espace et un temps qui sont la nuit, qui n'ont pas de définition, un espace vide, sur lequel on ne pose pas les pieds, qu'on ne parcourt pas (l'espace du pendu !), et un temps arrêté, qui ne s'écoule plus, sans présent et sans avenir...

Peu après, dans les discours de la dernière Cène, Jésus a peut-être aussi pensé à Judas en disant : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5). Être avec le Christ n'est pas seulement une camaraderie parallèle, un côtoiement, mais une inclusion, une appartenance inclusive, sans jamais être exclusive ; c'est une demeure, un être en Lui, comme le feront résonner les lettres de saint Paul et de saint Jean.

Le poète Clément Rebora, qui, après sa conversion, entra dans la Congrégation des Pères Rosminiens, écrivait dans une méditation de Noël : « Quand l'âme ne trouve pas le point de consistance intérieure, elle erre vers des satisfactions extérieures qui restent vaines, parce qu'elles ne correspondent jamais à la vraie réalité intérieure. »

Le point de consistance, de stabilité intérieure est trouvé lorsque le cœur découvre où le Christ habite, où il peut demeurer avec Lui. La consistance est aussi étymologiquement un terme qui fait allusion à l'habitation : *cum-sistere*, c'est-à-dire s'arrêter, rester ensemble, durer... Habiter avec le Christ, en Christ, est la consistance intérieure la plus ferme que nous puissions avoir. Intérieure dans le sens où c'est la consistance, la solidité de notre moi, de ce qui fait que nous sommes vraiment nous-mêmes. C'est un « point », comme dit Rebora, parce que c'est un lieu précis, un centre autour duquel tout tourne, tout pivote et s'ordonne, s'harmonise. Sans cette consistance se réalise ce que dit Rebora : on « erre vers des satisfactions extérieures qui restent vaines, parce qu'elles ne correspondent jamais à la vraie réalité intérieure », c'est-à-dire qu'elles ne correspondent pas à notre cœur, à ce pour quoi il est fait, voulu et aimé par Dieu. Un enfant sans foyer, sans parents, sans famille, sans une relation *consistante*, stable, ne parvient pas à grandir en tant que sujet, en tant que « moi » défini et unique. Il n'est même pas capable de jouer. D'autant plus nous, si nous ne trouvons pas, grâce à l'Église et dans l'Église, notre demeure auprès du Seigneur, notre lieu de consistance, de stabilité avec le Christ.